

Petite revue de philosophie

L'absence de pensée chez Nietzsche et Castaneda

François Raymond

Volume 6, Number 2, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105395ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105395ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raymond, F. (1985). L'absence de pensée chez Nietzsche et Castaneda. *Petite revue de philosophie*, 6(2), 121–133. <https://doi.org/10.7202/1105395ar>

**L'absence de pensée
chez Nietzsche et Castaneda**

François Raymond

*Professeur au département de philosophie
du Cégep Édouard-Montpetit*

L'absence de pensée est un thème sur lequel on ne peut pas écrire longtemps sans se contredire¹. Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ça n'a, dans ce cas, pas tellement d'importance. Écrire tout au plus n'a qu'un sens indicatif qui pourrait être remplacé par d'autres comportements pointant dans la même direction. Dans la mesure où les hommes sont des êtres de langage, le thème est inhumain et subversif. C'est dans ce sens que, s'il y a par le biais du langage quelque chose d'un peu trop humain, parler de son absence possible est un challenge pour l'esprit et le corps. En fait on peut considérer cette absence de pensée comme une porte ouverte.

1. Ce texte est le remaniement d'une communication faite au séminaire de Claude Lagadec, à l'Université de Montréal, au printemps 1984.

Sans doute ne nous débarrasserons-nous jamais des pièges, des illusions et des consistances issus de la parole. Que celle-ci puisse se taire implique une position où toutes les contradictions se dissolvent, où les possibles articulés en formes et en lois reçoivent un supplément d'insensé ou d'assignifiance qui nous permet de les tenir à distance, en prenant appui sur rien, ou sur un pur corps qui ignore les distinctions.

Je voudrais présenter d'abord, succinctement et schématiquement, deux ensembles montrant ou impliquant l'extinction du dialogue intérieur que l'on trouve chez les yogas orientaux. Le premier est constitué d'une série de comportements à acquérir par des pratiques dont les plus élevées sont des états sans pensée ou pour lesquels il n'y a pas de pensée. Chaque niveau de comportement peut être pratiqué sous forme d'exercices variés et on en trouve de multiples descriptions. D'abord il faut avoir acquis une morale ordinaire du genre: pas de convoitise, pas de mensonge, pas de vol, etc. Il est bon aussi d'être en règle avec soi et le monde. Puis viennent les pratiques corporelles. La première consiste dans l'état qui rend maître de toute agitation corporelle. Cela s'obtient à l'aide de postures pour à la fin tenir le corps longtemps parfaitement immobile en toute aisance. La deuxième réside dans la tenue du souffle. Le tenir de plus en plus longtemps et ralentir graduellement le rythme respiratoire, encore une fois en toute aisance. Puis, moins corporelles, viennent la pratique qui consiste à se retirer des sens et celle de la concentration sans faille sur un objet abstrait, pour terminer dans une contemplation sans objet aucun. C'est la série Yama, Niyama, Asana, Pranayama, Pratyahara, Dhyana, Samadhi.

L'autre ensemble est une présentation simplifiée de la physiologie spirituelle que l'on trouve dans le yoga

de la dissolution: laya-yoga². Le principe est de faire progresser une forme d'énergie nommée Kundalini, que l'on trouve à la base de la colonne vertébrale, jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet du crâne. Les pratiques consistent à éveiller l'énergie pour la faire monter du bas vers le haut par des centres différenciés le long de la colonne vertébrale. Il y a 7 points particuliers nommés chakras. En bas, il y a Muladhara Chakra: c'est de là que monte la Kundalini. C'est une forme de potentiel énergétique non-différencié et brut. Juste au-dessus se trouve un chakra un peu plus formé où l'on trouve le principe de forces de l'inconscient. Son nom est Svadhisthana. Plus haut se trouve Manipura Chakra responsable des manifestations émotives inférieures; plus haut encore on trouve le cœur, Anahata Chakra qui est le centre des émotions supérieures et du souffle. Au niveau de la gorge se situe Vishuddha: c'est la parole qui s'extériorise et le domaine de la pensée inférieure, le bavardage. Entre les deux yeux il y a Ajna Chakra par lequel on distingue les choses les unes des autres (bien/mal). C'est aussi le lieu de la visualisation, l'*oculus imaginationis*. Quand la Kundalini parvient au sommet du crâne, l'adepte est dans un état de totale intégration et indifférenciation, au-delà des formes et des mots. Il se manifeste dans le langage par des effets de non-dualité, l'affirmation du multiple, une extrême critique, des séries ouvertes. C'est un lotus à mille pétales. Ajoutons que dans le Jnana Yoga, le Yoga des intellectuels, c'est en laissant filer la pensée jusqu'au bout qu'elle parvient d'elle-même à l'état d'extinction. Plus tardivement, nous trouvons chez les Zen, qui ont hérité de cette pratique, un avertissement qui explique que tenter d'arrêter sa pensée c'est comme tenter d'arrêter le vent.

2. A. Avalon, *The Serpent Power*, 7^e édit., Madras, Ganesh & Cie, 1964. Traduit en français sous le titre *La Puissance du serpent*.

Dans toutes ces traditions l'absence de pensée est ce qui accompagne un limpide état ineffable.

Je termine cette introduction en laissant la parole au romancier D.H. Lawrence dans *Le Serpent à plumes*³:

Tendu comme le jet d'une source silencieuse, il s'étira jusqu'à ce qu'il atteignit au cœur de ces ténèbres frémissantes de passion. Et les vagues sombres commencèrent à déferler sur lui, sur son esprit, telle une marée qui monte, jusqu'à ce que le flot fût haut. Alors il perdit conscience, frissonna, et se laissa aller au repos. Invisible dans l'ombre, il resta détendu, fixant l'obscurité de ses yeux grands ouverts, et il sentit le flot mystérieux de cette marée intérieure qui lavait son cœur, lavait ses entrailles; il sentit son esprit se dissoudre, se perdre dans le plus grand esprit sombre que nulle pensée ne trouble.

Il couvrit son visage de ses mains et demeura immobile, en pleine inconscience, n'entendant plus, ne sentant plus, ne sachant plus, semblable à une algue qui flotte à la surface de la mer; le Temps était aboli, le Monde était aboli, il flottait dans ces abîmes qui ne connaissent ni temps ni monde.

Rien n'est plus facile que de dire que Nietzsche est mort fou ou que Castaneda est un homme de lettres à forte imagination mélangée d'anthropologie. Quand il est question de ne pas prendre au sérieux quelqu'un, toutes les raisons sont bonnes, mais ne se l'avouant pas, on cherche alors des raisons qui soient vraies. Nietzsche, en effet, est devenu hors de la possession de son esprit de 1889 à 1900, date de sa mort. Et il a été utilisé par les Nazis. Et Castaneda, de son côté, fait passer une œuvre littéraire pour un compte-rendu d'anthropo-

3. D.H. Lawrence, *Le Serpent à plumes*, Paris, Le Livre de Poche, 1965, p. 229.

logue sur le terrain, son premier livre est une thèse de doctorat sur l'usage des drogues.

Ces deux hommes nous présentent des attitudes envers le monde qui sont très éloignées des contenus des mass media (si on accepte de les considérer comme des barèmes de la pensée de la majorité). Elles sont également éloignées de l'attitude scientifique régnante aussi bien que de la religion standard. Elles sont aussi assez peu courantes dans les systèmes d'éducation publics et privés. Nietzsche et Castaneda, tous les deux, font vibrer le champ des possibles d'une façon singulière avec des figurants qui laissent supposer tout autre chose. Chacun a son paysage et chacun entre en contact avec des états d'absence de pensée.

Cependant, qu'on me permette encore un détour, afin de montrer la multiplicité des avenues qui s'ouvrent sur ce thème. Dans les *Entretiens du Maître de dhyana Chen Houei du Ho-Tsö (668-760)*⁴, on trouve cette conversation:

- Comment obtient-on la compréhension?
- Obtenez seulement l'*absence de pensée* et ce sera la compréhension.
- Qu'est-ce que l'*absence de pensée*?
- La non-activité de l'esprit, c'est l'*absence de pensée*. Dans la substance de l'*absence de pensée* se trouve naturellement la sagesse foncière, c'est l'aspect véritable.

Dans ce contexte-ci donc, ça se présente comme une fin. Mais il n'en va pas du tout ainsi chez Antonin Artaud où cela se présente comme état quasi-pathologique. Dans une lettre de *L'ombilic des limbes* (1924)⁵ où il tente d'expliquer les imperfections littéraires

4. Publiés à Hanoï en 1949. Publications de l'École française d'Extrême-Orient, vol. XXXI. Trad. Jacques Gernet, p. 12.

5. *L'ombilic des limbes*. Paris, Gallimard, 1968, p. 25-26, Coll. Poésie.

res qui se trouvaient dans les poèmes qu'il avait précédemment envoyés à Jacques Rivière, Artaud les attribue

à un effondrement central de l'âme, à une espèce d'érosion, essentielle à la fois et fugace, de la pensée, à la non-possession passagère des bénéfices matériels de (son) développement, à la séparation anormale des éléments de la pensée (l'impulsion à penser, à chacune des stratifications terminales de la pensée, en passant par tous les états, toutes les bifurcations de la pensée et de la forme).

Et Artaud poursuit ainsi:

Il y a donc quelque chose qui détruit ma pensée; un quelque chose qui ne m'empêche pas d'être ce que je pourrais être, mais qui me laisse, si je puis dire, en suspens.

Ce qui s'est présenté comme état pathologique chez Artaud prend au contraire chez Castaneda une dimension affirmative. *A Separate Reality*⁶ annonce en effet le même thème dans la vie du guerrier. Et Don Juan explique qu'un guerrier se définit par l'attitude de celui qui suit un «sentier qui a du cœur⁷». Ce qui est expliqué à Castaneda graduellement, c'est que pour le guerrier le monde est parcouru par des forces mystérieuses dont la rencontre apporte du pouvoir, si on peut les rencontrer consciemment et muni d'un bouclier. Ce sont les alliés. Il y a aussi un bouclier qui protège si bien contre la force disruptive de ces rencontres qu'elles passent inaperçues. Ce sont les habitudes de la vie quotidienne et en particulier l'habitude du dialogue intérieur d'où originent apitoiement et bonne conscience. D'où originent également les pensées qui répètent toujours une

6. Carlos Castaneda, *A Separate Reality*, New York, Simon & Shuster Inc., 1973, Coll. Pocket Books.

7. Pour cette citation et les suivantes, *op. cit.*, p. 218-220.

seule et même description du monde. Quand le bouclier des habitudes quotidiennes perd de son efficacité parce que les forces hasardeuses et obscures ont manifesté leur existence et sont devenues dangereuses, il importe de prendre un autre bouclier. C'est là où se situe Castaneda après la rencontre avec Don Juan. Il ne peut revenir à la conscience relativement automatique antérieure. Et ce nouveau bouclier, le sentier qui a du cœur, consiste à faire quelque chose de telle sorte que se maintiennent «une grande paix et un grand plaisir». C'est avec ce bouclier que le guerrier affronte la dernière bataille. Le dialogue intérieur et la répétition de la pensée collective ne servant plus de protection se sont transformés en obstacle à la constitution de l'autre bouclier. La pensée est un double qui brise l'unité avec ce qui procure «grande paix et grand plaisir». «Un guerrier est conscient que le monde va changer aussitôt qu'il cessera de se parler à lui-même et il doit être préparé pour ce coup monumental.»

Deux réalités séparées sont présentées. L'une où le monde est perçu de la façon dont on se le décrit constamment par le dialogue intérieur et extérieur socialement structuré, et l'autre sans parole. Ce dernier monde est «incompréhensible». La dualité n'existe que par le langage.

Et Don Juan ajoute encore: «Nous ne le comprendrons jamais, nous ne dévoilerons jamais ses secrets. Ainsi doit-on le traiter tel qu'il est, un pur mystère.» D'un côté il y a un mystère sans parole et de l'autre une «interminable folie» bavarde. Don Juan a placé Castaneda dans cette position. Celui-ci, après deux mois d'exercices avec les sons, revient vers Don Juan alors qu'il a acquis la capacité de couper son dialogue intérieur pour de courtes périodes de temps et il est également capable de «porter attention aux sons».

L'absence de pensée apparaît différemment chez Nietzsche, elle arrive par obligation, car c'est à cause de sa maladie qu'il en vient à ce remède: Pour lui, en 1879, «derrière toute pensée se cache le démon⁸». Il a de violents maux de tête accompagnés de vomissements qui peuvent aller jusqu'à durer trois jours. La mort rôde autour et elle lui semble même, par moments, préférable⁹. Mais Nietzsche ajoute: «Ma consolation ce sont mes pensées et mes perspectives¹⁰.» Donc il n'y est initié par personne d'autre que lui-même et par la douleur. Et il a souvent été malade. Par exemple, dans le tableau synoptique des *Lettres* (20 novembre 1868 — 21 décembre 1888), nous trouvons environ une quarantaine de lettres de maladie et de douleur. C'est-à-dire plus du quart des lettres choisies. En 1879 donc, nous le trouvons encore attaché à ses pensées ou à ce qu'il appelle «les expérimentations les plus instructives dans le domaine intellectuel et moral¹¹». À première vue, on pourrait supposer que Nietzsche privilégie la pensée quand son cerveau malade le lui permet et qu'autrement il se guérit à l'aide de ce qu'il nomme «un programme d'absence de pensée¹²». Nous avons cependant, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* qui vient un peu plus tard (1883), une pensée que Nietzsche présente comme un silence. Autrement dit le rôle de la pensée y serait renversé en expression de quelque chose de silencieux. C'est un peu

8. Nietzsche, *Lettres*, Paris, Stock, 1931, p. 156 et suiv. Lettre à Peter Gast, du 5 oct. 1879.

9. *Ibid.*, p. 158, Lettre à M. von Meysenbug: «(...) j'ai pourtant fait beaucoup ces années-là pour l'épuration et l'apaisement de mon âme — je n'ai plus besoin de recourir à la religion ni à l'art.»

10. Cité par Pierre Klossowski, dans *Nietzsche et le cercle vicieux*, Paris, Mercure de France, 1969, p. 44.

11. *Ibid.*, p. 44.

12. *Ibid.*, p. 42. En allemand: «Programm der Gedankenlosigkeit».

comme si ces mots du *Zarathoustra* devenaient des traces d'un événement pour lequel il n'y a pas de pensée et qui équivaut au travail d'un profond silence et d'un profond abîme.

Hélas! pensée issue de mon abîme, toi qui es ma pensée! Quand trouverai-je la force de t'entendre creuser et de ne plus trembler?

Le cœur me bat jusqu'à la gorge quand je t'entends creuser! Ton silence même veut m'étrangler, toi qui es aussi silencieuse que mon abîme.

Jamais encore je n'ai osé t'appeler à la surface: c'était déjà assez que je te portasse en moi¹³!

Nietzsche nous permet encore d'interroger ce silence dans le morceau qui fait suite et qu'il intitule: «Avant le lever du soleil». Sachant qu'il est capable de couper son dialogue intérieur, le mot «silence» résonne d'un tout autre son. Il avait l'habitude de faire de longues marches en montagne, quand sa santé le lui permettait. C'est là, au sommet de l'une de ces marches, qu'il eût la révélation de l'éternel retour, en août 1881. Ainsi devons-nous le voir un jour en montagne, de bonne heure le matin, devant un ciel étoilé encore sombre, et voici en quelques mots:

Ô ciel au-dessus de moi, ciel pur, ciel profond! abîme de lumière!

(...) Tu es venu à moi, beau et voilé de ta beauté, tu me parles sans paroles, te révélant par ta sagesse:

(...) Nous ne parlons pas parce que nous savons trop de choses! nous nous taisons et, par des sourires, nous nous communiquons notre savoir¹⁴.

13. «De la béatitude involontaire», in Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de Poche, 1965, p. 189.

14. *Ibid.*, p. 190-191.

Plus loin dans le même passage, c'est le monde lui-même qui apparaît sans raison, puis le hasard est affirmé.

Ceci est maintenant pour moi ta pureté qu'il n'existe pas d'éternelle araignée et de toile d'araignée de la raison: — que tu sois un plancher où dansent les hasards divins [...] ¹⁵.

Le rapport entre le silence et la parole est inversé. Celui entre la folie et la sagesse aussi. Ce n'est plus un grain de folie dans un océan de raison. C'est la folie, l'absence de «volonté éternelle» dans tout ça et l'affirmation de cet état dans une bénédiction dont voici la formule:

«Être au-dessus de chaque chose comme son propre ciel, son toit arrondi, sa cloche d'azur et son éternelle certitude: et bienheureux celui qui bénit ainsi ¹⁶.»

Dans les termes de Castaneda, nous voyons que c'est tout le cosmos nietzschéen qui devient bouclier, et l'allié dans sa venue agrandit l'espace abyssal intérieur: c'est le tragique nietzschéen. L'autre type de bouclier est tout simplement maudit. Nietzsche déclare: «Je hais surtout ces êtres incertains marchant à pas de loups, ces nuages qui passent, en doutant et en hésitant.»

Les pensées sous forme de raison sont décrites comme de fragiles toiles d'araignée, les pensées qui font la différence entre bien et mal sont décrites comme «des ombres fugitives, d'humides afflictions et des nuages fuyants». «Car, ajoute-t-il, toutes choses ont été baptisées à la source de l'éternité, par delà le bien et le mal ¹⁷.» Tout comme chez Castaneda, les doutes et les

15. *Ibid.*, p. 193.

16. *Ibid.*, p. 192.

17. *Ibid.*

hésitations, les jugements «c'est bien», «c'est mal», sont des pensées qui obscurcissent la sérénité d'un ciel pur et sans arrière-monde, sans arrière-volonté éternelle, sans arrière-pensée et sans pensée. De retour d'un tel état, le monde n'est plus le même. Chez Castaneda, ce sont les choses que les gens font quotidiennement qui obscurcissent leur perception possible des alliés dans le monde. Et c'est en même temps la répétition monotone des mêmes pensées à propos de leurs actions qui les protègent de la profondeur du monde. C'est aussi ce que nous retrouvons chez Chen Houei ou dans les Yogas: les pensées, les tourbillons qui agitent l'esprit sont des brouillages, le miroir qu'offre l'esprit qui pense se prend à son propre jeu et confond l'image statique d'un monde représenté par la parole ou l'écrit avec la dimension abyssale et irrationnelle.

Chez Nietzsche, c'est juste le contraire de chez Pascal. «Le silence éternel de ces espaces infinis¹⁸» n'effraie pas autant qu'il n'est devenu bénédiction. Dans cette direction, Nietzsche lance plusieurs idées: hasard, innocence, à peu près, témérité, folie, abîme de lumière, cloche d'azur. Il n'a que haine pour les mondes sublunaires de la pensée. *Ainsi parlait Zarathoustra* est le livre du passage de l'un à l'autre, du dépassement de l'homme par l'oubli vers autre chose innommable. On voit pourquoi le sous-titre est: «Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne.» C'est le livre écrit pour le passage de tous ceux qui affirmeront leur inexistence en face d'un ciel nocturne pur.

Pour Castaneda l'expérience de l'absence de pensée est aussi un moyen par lequel on passe d'un monde de duplicité inconsciente faite par l'entraînement

18. B. Pascal, *Pensées*, n° 206 de l'éd. Brunschvicg, Paris, Garnier, 1960.

social de la pensée à un monde sans arrière-pensée descriptive et limitative. C'est le monde du guerrier fait de luttes à vivre avec des forces incompréhensibles qui agissent sur le sentier qui a du cœur. Les pensées empêchent de les percevoir et reculent de jour en jour la vision face à face faite de pur mystère. Porter la conscience d'un monde qui n'a pas de sens mais qui recèle des formes et des intensités.

Dans ces deux cas l'absence de pensée n'est pas un but mais un commencement, un état et une action affirmative. C'est un domaine dont les portes sont gardées par des chiens de garde: la peur, la pensée, le bien et le mal ou autres animaux du même genre.